

Les enfants de la révolution : la poésie oubliée de Sophie Podolski

Kurt Snoekx

© BRUZZ

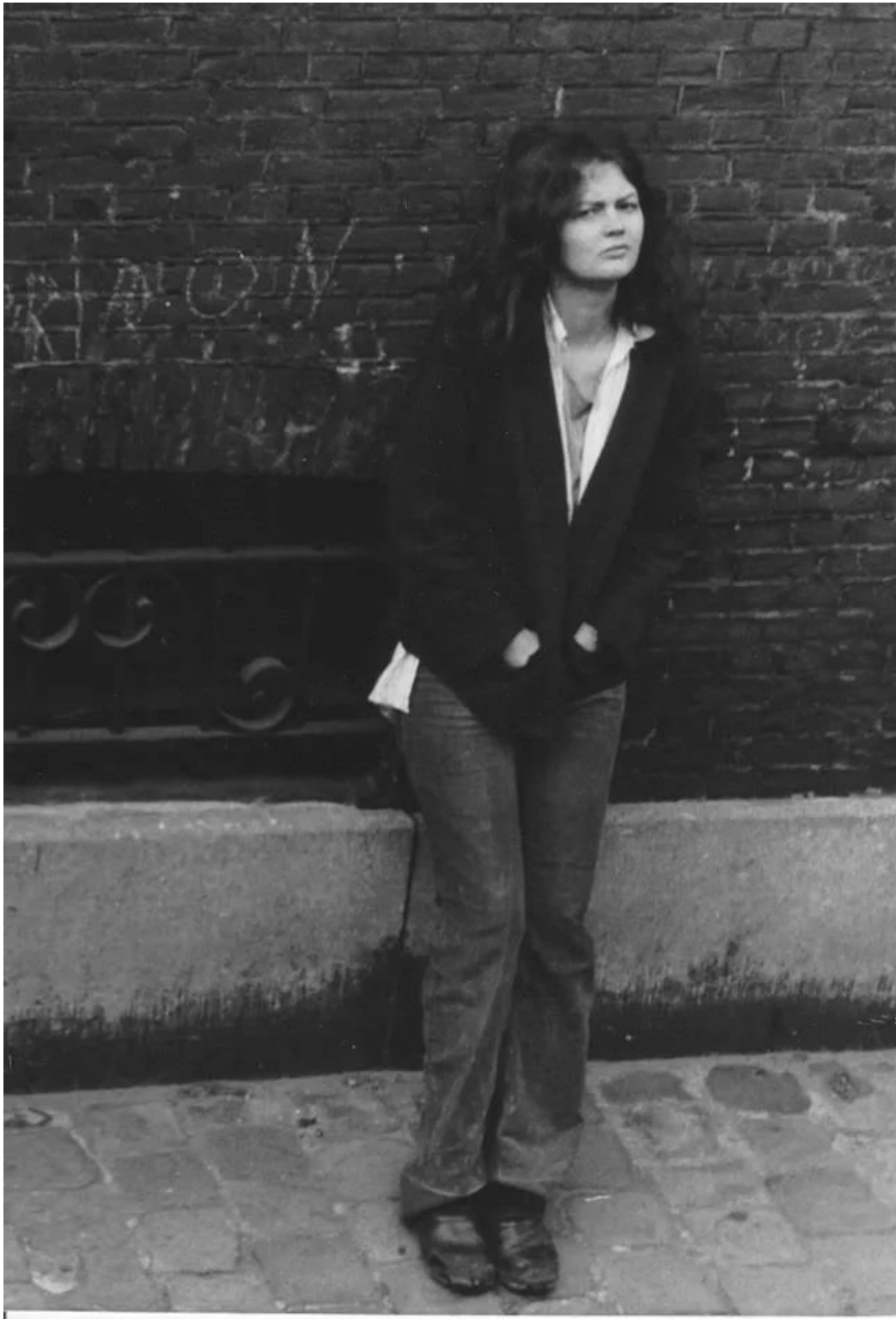
17/01/2018 12.19u

Avec « Sophie Podolski : Le pays où tout est permis », Wiels remet en lumière une artiste-poète aux proportions mythiques et son œuvre oubliée. Nous explorons le « Pays où tout est permis » avec la commissaire Caroline Dumalin, l'écrivain américain Chris Kraus et la cinéaste bruxelloise Joëlle de La Casinière.

Nous sommes en 1969, c'est le printemps à Bruxelles. On frappe à la porte de la rue de l'Aurore 25. « Bonjour, je suis Sophie. J'ai seize ans. « Espiègle. Elle était incroyablement espiègle », dit Joëlle de La Casinière en riant avec beaucoup de chaleur de la façon dont Sophie Podolski est entrée dans sa vie et dans la maison où elle et quatre autres artistes partageaient des ateliers et un espace de vie. « Outre un air de tragédie indéniable, elle avait un sens de l'humour incroyable, une intelligence et une sophistication que l'on voit rarement chez quelqu'un d'aussi jeune. Nous sommes tous tombés amoureux d'elle sur-le-champ ».

La cinéaste bruxelloise a pris l'initiative de l'exposition que Wiels consacre à l'œuvre de Sophie Podolski, une artiste qui a écrit et dessiné une œuvre radicale, troublante et vertigineuse entre 1967 et 1974, et qui, à la fin de cette période courte mais intense, s'est suicidée à l'âge de 21 ans seulement. La matière première de cette première exposition qui lui est consacrée provient de dossiers d'archives que Joëlle de La Casinière a soigneusement conservés pendant plus de quarante ans après la mort de Sophie Podolski et qu'elle a présentés, après avoir vu l'exposition du dixième anniversaire de Wiels « The Absent Museum », comme des preuves de l'existence de l'œuvre de Sophie Podolski dans le monde entier.

« Le premier réflexe que l'on pourrait avoir serait de romancer Sophie Podolski », nous dit Caroline Dumalin, commissaire de l'exposition « Sophie Podolski : Le pays où tout est permis ». « Elle était un très jeune talent artistique qui est arrivé en plein milieu d'une période turbulente de révolutions sociales et culturelles et d'attitudes anti-autoritaires et anticonformistes. Elle est entrée avec enthousiasme dans ce monde adulte du féminisme de la deuxième vague, de la libération sexuelle, de l'antipsychiatrie, de la remise en question et de l'abolition des visions traditionnelles du monde et des relations conventionnelles entre les hommes et les femmes, des diagnostics médicaux et de la normalité, etc. Et elle s'y est confrontée avec un langage très convaincant, expressif, presque visionnaire. Il est teinté d'associations bizarres et fantastiques, sans jamais mâcher ses mots ».



Sophie Podolski.

« C'était un travail qui brisait les tabous, qui contenait une énorme musicalité et une grande sensibilité graphique. Et puis il y a la tragédie de sa maladie, la schizophrénie, qui transparaît dans son œuvre et qui l'a conduite à une mort douloureuse et prématurée. Tout cela, et le fait que son œuvre ait été cachée pendant plus de 40 ans, fait d'elle une figure immensément attirante ».

« En plus d'être vraiment époustouflé et inspiré par le travail de Podolski, je suis très ému par l'effort de préservation et la fidélité de Joëlle de La Casinière à leur amitié, à l'œuvre et à cette période de leur vie », confirme l'écrivain américain Chris Kraus, à qui Wiels a demandé d'écrire une contribution pour le catalogue de l'exposition.

« Je ne la connaissais que grâce aux cinq ou six références que Roberto Bolaño [l'une des voix littéraires latino-américaines les plus importantes de sa génération - KS] a faites à son sujet dans plusieurs de ses livres. Et lorsque je les ai lus, je ne savais même pas si elle était réelle. Ma première réaction face à ses textes et à son art graphique a été un choc, parce qu'il y en avait tellement. Il ne s'agissait pas d'une simple petite touche à l'écran. Elle a été incroyablement prolifique pendant une période très courte mais très intense. Et ses poèmes graphiques ont l'air d'avoir été dessinés hier, ils n'ont rien de particulièrement daté ».



Sophie Podolski (à gauche) et Joëlle de La Casinière

Ce doit être l'endroit

« C'est amusant, même si nous sommes proches en âge, nous ne le sommes pas en culture », poursuit Chris Kraus. « Lorsque Sophie Podolski a traversé cette période intense entre 1969 et 1974, j'étais en province, en Nouvelle-Zélande, et je n'avais pas encore d'activité culturelle. Je pense donc

que j'ai découvert son travail davantage en tant que personne contemporaine qui la découvre comme faisant partie d'une tradition intellectuelle, littéraire et artistique.

Mais parce que j'ai vécu ces années-là, j'ai conscience que des lieux comme le Centre de recherche de Montfaucon - où Sophie Podolski s'est retrouvée - existaient. Des lieux où il y avait des amitiés extrêmement intimes. Dans la maison, les gens n'avaient même pas de chambre attitrée, ils dormaient à tour de rôle. C'était un peu familial et incestueux ».

« Joëlle elle-même a eu une relation très particulière avec Michel Bonnemaïson, le personnage clé de la maison. Ils ont vécu et travaillé ensemble pendant 40 ans, mais ce n'était pas un couple conventionnel. Ces possibilités de relations et d'amitiés qui ne se limitent pas au couple traditionnel sont quelque chose dont je me sens très proche. Cette inclination à vivre de cette manière, à sortir de la grille normale de progression et de l'ambition conventionnelle et à avoir une ambition différente ».

Sophie Podolski croyait fermement à l'écriture immédiate, à l'action et à la réflexion, à la rapidité de la vie et du travail.

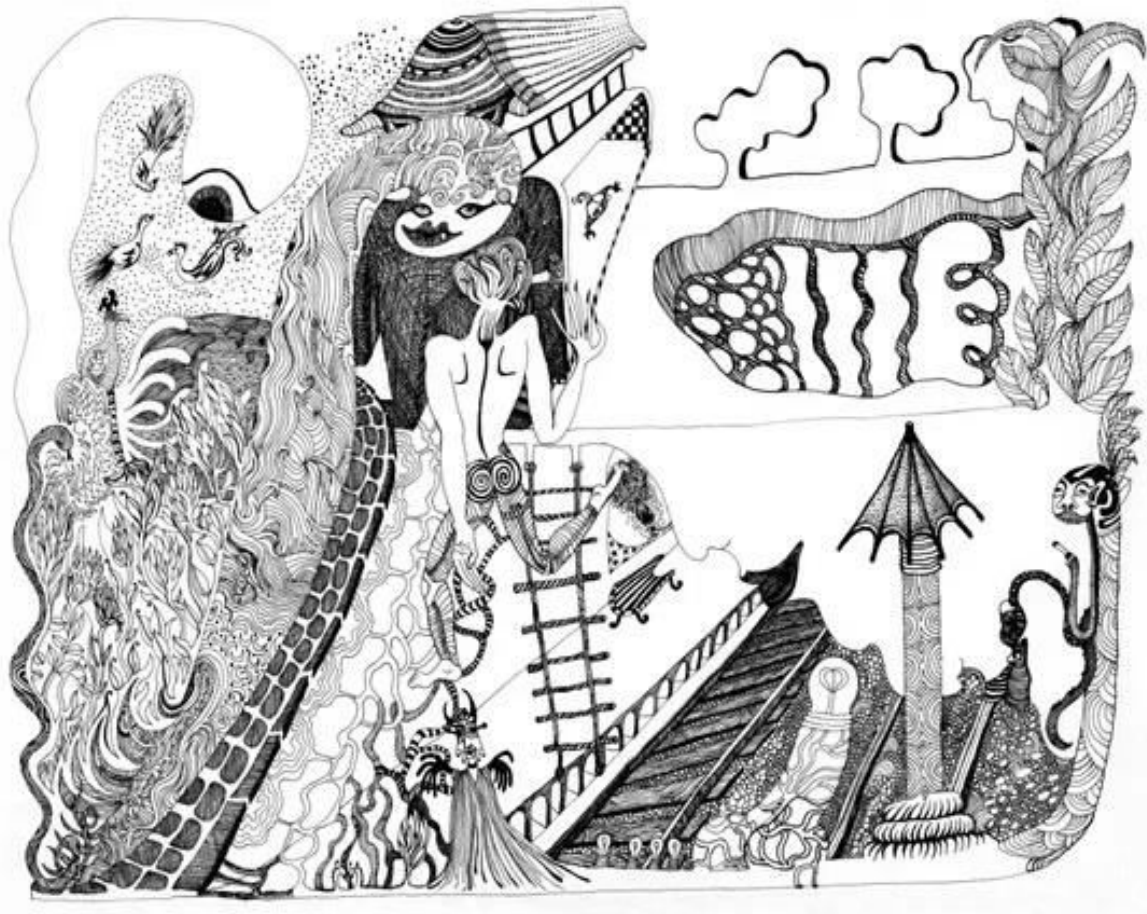
Caroline Dumalin, commissaire d'exposition

Derrière le nom sérieux du Centre de recherche de Montfaucon se cachait la maison de la Dageraadstraat 25 rue de l'Aurore, où Sophie Podolski était souvent invitée. Joëlle de La Casinière : « Nous étions environ cinq à former l'ossature de cette maison. C'était un très grand bâtiment avec beaucoup de pièces. Il a été démoli depuis, mais à l'époque, un groupe très soudé d'artistes partageant des affinités artistiques s'y est installé. Nous avions tous notre propre travail, mais nous nous sommes profondément influencés les uns les autres.

Des gens comme Al Berto, un peintre portugais qui est devenu un poète important au Portugal, et Olimpia, un peintre mi-allemand, mi-italien et un gauchiste engagé. La cheville ouvrière était Michel Bonnemaïson, qui avait 20 ans de plus que tous les autres et qui invitait les artistes à y faire des résidences. C'était une belle personne et un type vraiment cool, qui s'intéressait beaucoup à la culture des jeunes. C'était une sorte de figure paternelle, mais surtout un ami, qui nous faisait lire et nous apprenait des choses. Il était au centre de tout. Il y avait un va-et-vient constant d'amis et de gens qui voyageaient à travers l'Europe... »

« Il est étonnant de constater que très vite, les gens ont su où se trouvait la maison, comme une sorte d'étape lors de longs voyages, un point de convergence à une époque où Bruxelles était encore provinciale et morte - à l'exception d'endroits comme le Smog, un bar/club de la Koninklijke Prinsstraat/rue du Prince Royal, le Thalamus, et le Dolle Mol. Et c'est dans ce lieu extraordinaire que Sophie fait irruption à la fin des années 1960. C'était une artiste absolue, une prodige qui avait déjà expérimenté la gravure sur bois à la manière de Beardsley, Toulouse-Lautrec ou Picasso alors qu'elle n'avait que quatorze ou quinze ans. C'est ce bagage qu'elle a apporté avec elle lorsqu'elle est arrivée chez nous, et elle s'est mise à écrire et à dessiner comme une maniaque. Elle n'avait pas vraiment de chambre ou d'atelier dans la maison, mais il y avait toujours un endroit où elle pouvait s'installer, et c'est là qu'elle a réalisé presque toute son œuvre, en l'espace de cinq ans, au cours de sa carrière artistique.

Dans *Dans la maison (du Centre de recherche de Montfaucon)* - un film d'une heure que Joëlle de La Casinière a réalisé en 2016 à partir d'un mélange d'enregistrements audio de Sophie Podolski, de photos de son travail et des habitants, et d'images 16 mm de la maison vide qu'elle a trouvées quelque part dans un placard - on peut se faire une idée de ce qui s'y passait. C'est un lieu où l'on imagine la révolution, où la libération sexuelle est en plein essor - grâce aux nombreuses personnes qui ont déclenché leur propre petit mai 68 à La Cambre -, et où Sophie Podolski a absorbé tout cela comme une éponge. Caroline Dumalin : « Sophie Podolski n'était pas tant une intellectuelle ou quelqu'un qui étudiait beaucoup. C'était plutôt une savante, quelqu'un qui avait une culture spontanée et intuitive, qui prenait énormément de choses autour d'elle et qui les mélangeait ».



« Elle avait besoin de réfléchir », confirme Joëlle de La Casinière. « Elle était très curieuse et enthousiaste, s'imprégnait de l'ambiance et des débats de la maison, et sympathisait avec l'esprit anarchiste du lieu. Mais c'était aussi un esprit libre, qui allait et venait, qui travaillait très dur à la maison pendant quelques jours, puis rentrait chez elle à Bosvoorde/Boitsfort pour retrouver sa mère et sa sœur, ou disparaissait pendant un certain temps pour être active ou sortir en ville, où elle connaissait beaucoup de monde. Elle était très attachée à sa liberté et à son autonomie.

Improvisations poétiques

Sophie Podolski a fêté pleinement sa liberté à la maison. « Elle avait toujours le nez dans un cahier. Elle écrivait ou dessinait sur le moindre bout de papier », raconte Joëlle de La Casinière. « J'ai des milliers de fragments de ses écrits, y compris dans des cahiers d'écolier. Ce sont toutes des

improvisations poétiques, qui ont été écrites là, à ce moment-là ». En 1972, ces improvisations se concrétisent dans un livre : *Le pays où tout est permis*, de Sophie Podolski, est publié par le Centre de recherche de Montfaucon. « Elle a écrit ce livre en 1971. Il ne lui a fallu que deux mois », raconte Joëlle de La Casinière.

« Pour dix de nos années, il ne lui en fallait qu'une. Olimpia avait reçu d'un éditeur deux livres vierges et reliés. Elle en a donné un à Sophie, et ensemble, elles ont passé l'été dans le chalet des parents d'Olimpia en Suisse, et chacune a écrit un livre. Sophie ouvrit le sien, commença à écrire sur la première page et ne s'arrêta pas jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de pages. Aucune page n'a été arrachée. C'est une improvisation à la Thelonious Monk, un long flot poétique dans lequel elle recopie textes et dessins, créant un mythe de liberté, d'anarchie, d'un autre monde ».

« Sophie Podolski avait une foi inébranlable dans l'écriture immédiate, le faire et le penser, le vivre et le travailler vite », dit Caroline Dumalin. « On pourrait y voir une sorte d'écriture automatique, mais elle a toujours dit qu'elle trouvait des choses un peu partout et qu'elle les traitait ensuite dans sa propre machine. *Le pays où tout est permis* est donc très subjectif et idiosyncrasique, mais un reflet de l'époque transparaît parfois. Par exemple, elle fait souvent référence à Frank Zappa et se considère, ainsi que les habitants de la maison, comme des « freaks », homologues des hippies, qui s'opposent symboliquement à la société bourgeoise. Cela ne se limitait pas au monde artistique, mais s'étendait aussi à la manière de s'exprimer, aux vêtements que l'on portait et à son mode de vie ».

Sophie avait un besoin absolu de créer. Mais il y avait aussi une urgence dans son travail. Elle devait sentir qu'il se passait quelque chose.

Joëlle de La Casinière, cinéaste

Pour Sophie Podolski, l'écriture était une chose vivante. Mais cela implique aussi que *Le pays où tout est permis* n'est pas une lecture facile ou confortable, mais un combat, parfois violent. Avec le temps, le monde, les conventions et les structures, les relations, l'identité, changent, avec le mot et avec soi-même. Une lutte qui dégage un rythme irrésistible, qui peut être à la fois hilarante et impitoyable, que l'on apprécie et qui peut nous désintégrer ; aussi complexe et paradoxale qu'un corps vivant.

« C'est comme la transcription d'un état mental, plus qu'une composition », explique Chris Kraus. « Il a été écrit en une seule fois, sans révision. J'ai l'impression qu'elle écrivait comme si elle jetait des poignées de terre contre le mur, en jetant, jetant, jetant, et certaines des substances qui en sortent sont aveuglantes, brillantes et prophétiques. Certaines n'ont aucun sens, et puis il y a cette phrase qui traverse les âges. Pour écrire de cette manière, il faut atteindre un certain niveau. Si vous êtes dans une sorte de conscience mondaine, vous pouvez faire ce genre d'écriture automatique, mais personne ne voudra la lire. Si vous voulez transcrire une conscience, cette conscience doit être d'une certaine manière chargée, illuminée et plus grande que la vie.

Vérité et paradoxe

« Sophie, est-ce normal ? C'est normal, Sophie ? », entend-on soudain de manière ludique et - rétrospectivement - très crue dans *Dans la maison*. « Presque tout ce qui est profondément vrai est paradoxalement vrai. C'est un tour de force pour l'esprit de maintenir deux pensées contradictoires en même temps. Et cela peut être très douloureux », exprime joliment Chris Kraus. En ce sens,

Sophie Podolski était une vérité profonde. « Elle se contredit tout le temps, mais cela ne veut pas dire que l'un ou l'autre côté est moins vrai », dit Caroline Dumalin, reprenant l'idée. Sophie Podolski souffrait de schizophrénie, une maladie qui a bouleversé sa vie et son travail.

« Sa mère et sa sœur ont compris très tôt qu'elle était différente. Adolescente, Sophie a souvent été arrêtée pour comportement public perturbé, hospitalisée et droguée. À chaque fois, il s'agissait d'une solution rapide et facile, imposée de manière très autoritaire. D'un autre côté, elle vivait dans un environnement où la folie n'était pas nécessairement un problème et alimentait même le travail et la créativité. Tout cela a fait qu'il n'y avait pas vraiment d'endroit où elle pouvait se rétablir correctement. À l'âge de 21 ans, je pense qu'elle était tout simplement épuisée, qu'elle tournait à vide. »

« Son travail témoigne d'une nécessité vitale », affirme Joëlle de La Casinière. « Dès son plus jeune âge, elle n'a cessé de raconter des histoires incroyables, de faire des farces et de dessiner. Elle avait une énergie palpable et un besoin absolu de créer. Mais il y avait aussi une urgence dans son travail. Elle devait sentir qu'il se passait quelque chose. Tous les médicaments qu'elle prenait étaient destinés à la stimuler pour qu'elle travaille. C'était sa façon de se soigner ».

J'ai cette image de Sophie qui écrit comme si elle jetait des poignées de terre contre le mur. Certaines des substances qui en sortent n'ont aucun sens, et puis il y a cette ligne qui traverse les âges

Chris Kraus, écrivain et réalisateur

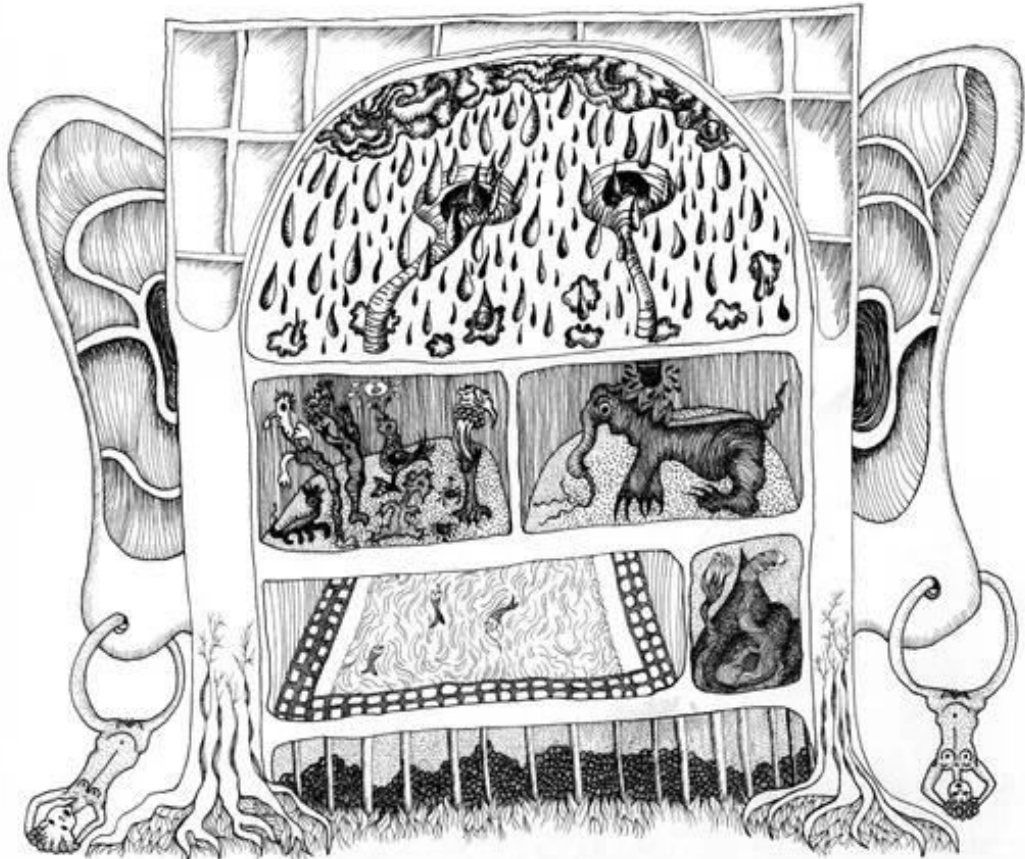
« Elle n'a jamais vraiment parlé de sa maladie, bien qu'il y ait quelques allusions dans son œuvre. Il existe un dessin d'une extraordinaire beauté dans lequel elle écrit : 'Mon génie s'effrite. Je ne me plains pas. Je dis seulement que j'ai mal ». Et bien sûr, il y a eu les crises. La première fois qu'elle a été hospitalisée, c'était en 1970, je crois. Ce fut très bref, mais elle a travaillé très dur par la suite. Nous avons l'impression qu'elle avait reçu un coup de semonce ».

« À 20 ans, elle a été admise à La Borde [clinique psychiatrique expérimentale près de Paris, où les patients participaient activement au fonctionnement de l'établissement - KS], après quoi elle s'est complètement désintégrée. En un an, très rapidement et très violemment. C'était quelqu'un qui ne supportait pas d'être enfermée ou contrainte, par des médicaments ou par une administration. Je pense qu'elle s'est finalement suicidée parce qu'elle souffrait trop. À la fois physiquement et parce qu'elle savait que son art allait disparaître. »

« En tant qu'auteur de textes littéraires et poétiques de haut niveau, vous tendez vers une sorte de folie ou de dissolution des frontières, ou vous accédez à une conscience plus élevée. Mais on ne peut pas vraiment comparer cela à la schizophrénie. Il n'est pas bon de la romantiser », déclare Chris Kraus, qui a déjà écrit sur la schizophrénie dans *I Love Dick*, l'un des livres les plus radicalement critiques, les plus stimulants et les plus touchants sur les femmes et les relations entre les hommes et les femmes. « Lorsque j'ai écrit ce chapitre dans *I Love Dick*, j'essayais d'étendre mon empathie au monde des schizophrènes aussi loin que possible, sans en être un. Mais c'est un grand fossé. C'est comme si vous vous teniez sur les deux côtés opposés d'un canyon et que vous ne pouviez pas le franchir. Parce qu'un schizophrène ne peut pas le contrôler et ne peut pas revenir quand il le veut. »

Fondu au noir

Fin 1974, Sophie Podolski s'est jetée par la fenêtre d'un immeuble situé Edelknaapstraat/rue du Page à Elsene/Ixelles. « C'était déchirant », raconte Joëlle de La Casinière. « Elle n'est pas morte tout de suite, mais elle a oscillé entre la vie et la mort pendant les dix jours qui ont suivi. Nous avons tous été anéantis. C'était trop difficile, et il y a eu un moment où on s'est tous mis à l'abri. C'est peut-être pour cela que l'œuvre de Sophie est restée si longtemps mon trésor privé. Je suis convaincue qu'elle nous a laissé toutes ses œuvres parce qu'elle savait que nous les conserverions. D'ailleurs, j'ai récemment racheté une partie de son œuvre à un libraire qui la vendait petit à petit ».



« Son œuvre doit rester unie dans l'avenir. Dans les années qui ont suivi sa mort, la publication de sa poésie graphique dans la revue Luna Park a fait l'effet d'un petit mausolée, mais son nom s'est vite effacé des mémoires. Aujourd'hui, avec la nouvelle génération, la distance est plus grande. J'espère que nous pourrions réveiller l'intérêt ».

Caroline Dumalin s'est également rendu compte que ce moment était riche en possibilités. « En plus de l'exposition, dans laquelle nous essayons de susciter une manière associative de lire et de regarder l'œuvre, en mettant l'accent sur l'œuvre visuelle de Sophie Podolski, un fragment du film de Joëlle de La Casinière, un enregistrement audio de Sophie Podolski et le manuscrit original de Le pays où tout est permis, nous publions également un catalogue avec des contributions de Chris Kraus, mais aussi de l'auteur-conservateur Lars Bang Larsen et du psychiatre Erik Thys ».

« Son travail est toujours d'actualité. Nombre des tabous qu'elle a tenté de briser sont encore présents, comme la relation entre le grand art et les personnes souffrant de fragilité psychiatrique. La

façon désinhibée, parfois vulgaire et conflictuelle dont elle a écrit sur les relations et la sexualité, ou sa mythologie visuelle personnelle, qui consiste en des hybrides d'hommes et d'animaux et d'hommes et de machines, ont également toujours un grand pouvoir d'expression. Sophie Podolski a abordé les problèmes de manière très directe. Sans aucun tabou, mais avec la conscience totale qu'elle touchait les gens.

Sophie Podolski

- est née en 1953 d'une mère américaine et d'un père d'Europe de l'Est, dans un milieu artistique et bohème
- grandit à Bosvoorde/Boitsfort avec sa sœur et sa mère, artiste céramiste, qui enseigne à l'académie située à deux pas de chez eux
- quitte l'école très tôt car elle n'arrive pas à s'intégrer dans le contexte d'une institution s'essaie à la gravure sur bois entre 14 et 15 ans
- frappe à la porte du Centre de recherche de Montfaucon en 1969, devient une habituée de la communauté artistique, s'imprègne de l'esprit anarchiste et expérimente la drogue, l'amour libre et l'art radical
- mène parallèlement une existence nomade dans la ville, où elle est régulièrement interpellée pour des comportements divergents et brièvement admise dans des institutions
- a vu la publication de son seul livre, *Le pays où tout est permis*, en 1972
- en seulement cinq ans, a créé une quantité insensée de poèmes graphiques absolument uniques, mêlant mots et images
- a été admise à l'hôpital psychiatrique La Borde à Paris en 1974
- s'est complètement désintégré et s'est suicidé à la fin de l'année 1974.

Explorer le pays où tout est permis

Caroline Dumalin (1986) est conservatrice au centre d'art contemporain Wiels.

Chris Kraus (1955) est une artiste américaine qui a commencé sa carrière dans le cinéma expérimental, mais qui a acquis une renommée mondiale avec le classique féministe culte *I Love Dick*, que *The Guardian* a décrit comme « le livre le plus important sur les hommes et les femmes écrit au siècle dernier », et que Jill Soloway a adapté en série télévisée pour Amazon.

Joëlle de La Casinière (1944) est une réalisatrice bruxelloise qui a parcouru le monde pour son travail. Dans les années 1960 et 1970, elle a été, avec ichel Bonnemaïson, à l'origine de la communauté artistique du Centre de recherche de Montfaucon, où Sophie Podolski a réalisé la majeure partie de son œuvre. Les archives que Sophie y a laissées constituent la matière première de l'exposition actuelle au Wiels.

<https://www.bruzz.be/en/expo/children-revolution-forgotten-poetry-sophie-podolski-2018-01-17>

